

THÉRÈSE ALBERT-RÉBÉ

La louve

J'ai toujours aimé l'automne. La vivacité des couleurs, l'or, le cuivre, se diluent dans la lumière qui décline. C'est splendide comme une tragédie secrète.

Lorsque j'étais cadre à la SAM, je passais par le parc Teyssèdre en sortant du bureau. En octobre, je m'installais quelques instants sur un banc, avec pour alibi *Le Monde* ou *L'Express*... En réalité, je ne lisais pas vraiment. Je regardais les arbres, à quel point l'automne les atteignait, les gens, les enfants... les femmes surtout.

C'est là que je l'ai vue pour la première fois. Je l'ai vue sous les rayons obliques du soir, auréolée d'un éclat qu'elle ne soupçonnait pas.

Elle avançait, visiblement absorbée par ses pensées, sa démarche à la fois hésitante et sauvage était celle d'un animal hors de son territoire. Elle était vêtue d'un imperméable noir, assez informe et sa silhouette menue était différente, si différente de celles auxquelles je m'intéressais d'habitude! Ses cheveux rassemblés sur la nuque étaient si pâles qu'ils prenaient les nuances des rayons du soir, presque lunaires. Je la regardais sans discrétion aucune, tellement surpris que rien ne retenait ma curiosité.

Elle s'est arrêtée au bord du «lac aux cygnes», un bassin ovoïde où trois cygnes apprivoisés évoluaient en liberté surveillée.

J'ai cherché son regard, et à force d'insistance, je l'ai reçu sans aucun ménagement: des yeux fauves, d'un miel chaud, m'ont fixé un instant sans la moindre timidité, sans la moindre sympathie.

J'ai cru ne jamais la revoir. Et je l'ai revue, le vendredi d'après. Le soir était tombé sur la place Del-